

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureau : à Lyon, rue de la Charité, 29, au 2^{me}.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal.

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

AVIS. — Nous prévenons les personnes qui achètent la *VÉRITÉ* au numéro, que nos dépositaires doivent leur livrer gratis : soit un dessin médianimique, soit une demi-feuille d'imprimé, ajoutés comme supplément et toutes les semaines à la simple feuille.

MOYENS DIVINS DU SPIRITISME.

(3^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

Nous avons déjà vu que sur nos mondes, soit lors du passage du Messie, soit pour le mouvement spirituel qui vient après de longs siècles, les obstacles principaux au triomphe du Spiritisme, ou divin ou ordinaire, étaient les dispositions présentées d'une part par les prêtres de la religion embryonnaire, et de l'autre, dans des temps plus reculés par les pasteurs préposés à la religion du Messie. Nous avons fait toucher du doigt la grandeur de ces obstacles dans les régions inférieures, l'ambition, l'orgueil, la soif des richesses, l'ardeur du monopole et du privilège. Faisons connaître maintenant les moyens divins employés par la Providence, pour surmonter ces difficultés en apparence invincibles : c'est d'abord, avons-nous dit, l'annonce du Messie par tous les prophètes et aussi par les voix de la gentilité idolâtrique, lorsque l'état de l'humanité la permet. Plus, en effet, le Messie se trouve annoncé et prédit, plus il y a de peuples disposés à le recevoir, ou tout au moins à examiner sa mission. Les mêmes moyens divins sont employés pour assurer la victoire du second avènement par l'Esprit. Voyons, en prenant nos exemples sur la terre, quelles sont les objections les plus spécieuses de l'autorité infantine, pour réclamer contre l'émancipation de l'humanité, et contre son affranchissement de la tutelle. « Dieu nous a institués les seuls interprètes de la doctrine du Christ, il a promis à son église formée exclusivement par nous, la victoire éternelle sur toutes les erreurs et les impiétés ; il a dit : *Les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle*, donc il n'y a pas de révélations nouvelles, ou, s'il y en a, c'est dans notre sein qu'elles doivent se produire, tout le reste est l'œuvre de Satan et un combat contre Dieu. »

La Providence a soufflé d'avance sur ces bulles de savon gonflées d'orgueil ; elle a procédé d'une manière aussi éclatante que pour le Messie, elle a fait prédire clairement par les

prophètes, par le Christ, par les apôtres, la venue d'un temps où le monopole cesserait, où l'esprit de Dieu se répandrait sur tous ses serviteurs et ses servantes, où l'église du Seigneur deviendrait humanitaire et non plus restreinte, où l'universalisme, en un mot, remplacerait toutes les sectes et les divergences religieuses. Faut-il croire que les textes explicites auxquels nous faisons allusion, ne doivent s'entendre que de la descente particulière du Saint-Esprit sur les disciples du Christ ; faut-il s'arrêter là et penser que tous les perfectionnements qui devaient s'opérer, ont eu lieu dans la personne des apôtres et de ceux qui reçurent avec eux l'Esprit-Saint ? C'est ce qui paraîtra difficile à penser, si l'on fait attention aux passages formels qui nous annoncent pour le milieu des temps une nouvelle effusion de l'esprit de Dieu, beaucoup plus générale que celle qui arriva le jour de la Pentecôte. Il faut bien remarquer que nous ne dirons pas que cette effusion sera telle que ceux qui la recevront seront plus parfaits que le furent les apôtres, mais seulement que, au lieu d'être restreinte à un petit nombre de personnes, elle sera universelle, parce qu'il faut, ainsi que le dit Habacuc : « Que la terre soit couverte de la connaissance de la gloire du Seigneur, comme le fond de la mer est couvert de ses eaux ; » il faut que ce qu'a dit Joël s'accomplisse : « après cela, je répandrai mon esprit sur toute chair ; vos fils et vos filles prophétiseront ; vos vieillards seront instruits par des songes et vos jeunes gens auront des visions. Alors je répandrai mon esprit sur mes serviteurs et sur mes servantes. » Il faut qu'il arrive ce temps que Jérémie nous annonce en ces termes : « Voici l'alliance que je ferai avec la maison d'Israël, après que ce temps-là sera venu, dit le Seigneur, j'imprimerai ma loi dans leurs entrailles, et je l'écrirai dans leur cœur, et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple ; et chacun d'eux n'aura plus besoin d'enseigner son prochain et son frère en disant : Connaissez le Seigneur, parce que tous me connaîtront depuis le plus petit jusqu'au plus grand, dit le Seigneur ; car je leur pardonnerai leur iniquité, et je ne me souviendrai plus de leurs péchés. »

Si donc nous avons de nouveaux perfectionnements à attendre ; si la science doit se multiplier ; si l'Esprit-Saint doit se répandre avec plus d'abondance, ce ne sera pas en empêchant ses sources de couler ; ce ne sera pas en élevant des barrières qui défendent l'accès des Ecritures ; ce ne sera pas enfin en se mettant la main sur les yeux et se persuadant d'avance ou que

tout a été dit, ou que rien ne doit être dit que par certaines personnes, tandis que la vérité elle-même nous apprend que l'Esprit souffle où il veut. *Spiritus ubi vult spirat.* (Joan., 3, 8.)

Veut-on la preuve formelle que dans la prédiction de Joël et du Christ, sur la venue de l'*Esprit de vérité*, il ne s'agit point de ce qui se passa à la Pentecôte? n'insistons plus sur ce que l'effusion prédite est universelle, tandis que la première a été bornée: cela doit être déjà compris. Voyons les paroles du Messie à ses disciples: « J'aurais beaucoup de choses encore à vous dire, mais vous n'en sauriez porter présentement le poids. » Qu'est-ce à dire? et comment quarante jours écoulés, après avoir les uns renié leur maître, les autres étrangement douté, après s'être livrés quelques-uns à d'oisives disputes, auraient-ils mérité sitôt d'être instruits de ces vérités? Ces vérités d'ailleurs qui étaient nouvelles, puisque le Christ dit à ses apôtres qu'ils ne pouvaient les comprendre ni les porter, où sont-elles? Qu'est-ce que les apôtres ont ajouté à l'enseignement du Christ? N'a-t-il pas fallu une série de siècles suivants pour fonder une doctrine? Donc, et cela est par trop évident, il s'agit d'autres temps et d'une époque plus reculée, où l'esprit de vérité se répandra universellement, comme le disent à l'envi Joël, Jérémie, Habacuc, Daniel. Et comment le Christ prédit-il formellement que le règne de l'Esprit sera tout autre, en ce qu'il ne constituera point de monopole ni de privilège, et que les élections seront toutes providentielles? Ecoutez: Dans cet admirable entretien qu'eut notre divin maître avec Nicodème, duquel on peut tirer, et pour le présent et pour l'avenir, des conséquences vraiment incalculables; il dit nettement au docteur d'Israël: « L'Esprit souffle où il veut et vous entendez sa voix; mais vous ne savez d'où il vient, ni où il va. » C'était là une vue lointaine de la manière dont le Spiritisme divin userait, en choisissant tels ou tels Médiums dans une famille, sans aucune raison apparente de prédilection, mais en appelant d'ailleurs l'humanité tout entière à la connaissance de la lumière et aux enseignements de son Esprit. Le Christ n'a-t-il pas aussi dit, quelque part, que lors de cet avènement futur, son père serait adoré en Esprit et en vérité, et non plus par des pratiques futiles ou par des cérémonies grossières? Jérémie disait aux Juifs: *In novissimo dierum intelligetis ea.* Cap. xxx, v. 24, et Jésus-Christ, après avoir développé ces vérités, mais quelques fois sous le voile mystique des paraboles, ajoutait souvent: *Qui habet aures audiendi audiat.*

Ainsi, ce mode d'interprétation, tout ancien qu'il est, paraîtra tout-à-fait neuf à certaines personnes: quelques-unes peut-être en paraîtront étonnées; mais c'est là positivement la pierre de scandale contre laquelle bien des gens viendront se heurter, comme le firent autrefois les Juifs. Les ignorants ou plutôt les petits esprits qui fourmillent dans notre siècle, accoutumés, d'ailleurs, à regarder comme des rêveries les préceptes et le dogme de l'Evangile, ne se donneront pas la peine d'approfondir le sens des Ecritures: les gens instruits se feront illusion et les personnes même les plus éclairées ne voudront pas en entendre parler.

Dieu a prévu cette opposition: aussi adresse-t-il à ces docteurs, en titre et en crédit dans l'opinion publique, ces paroles menaçantes: Malheur à vous, docteurs de la loi, qui vous êtes emparés des clés de la science et qui n'y avez point pénétré et avez même empêché les autres d'y entrer: *Vae vobis legis peri-*

tis, quia tulistis clavem scientiæ, ipsi non introistis, et eos qui introibant, prohibuistis. Luc., cap. xi, v. 52. Saint Luc, rapportant les propres paroles du premier chapitre des prophéties d'Habacuc, v. 5, dit: « Prenez garde qu'il ne vous arrive ce qui a été prédit par les prophéties en ces termes: Vous qui méprisez ma parole, soyez dans l'étonnement et tremblez de frayeur, car j'opérerai des miracles que personne ne croira, lors même qu'on vous les annoncera. *Videte ergo ne superveniat vobis quod dictum est in prophetis: Videte contemptores, et admiramini et disperdimini: quia opus operor ego in diebus vestris, opus quod non creditis, si quis enarraverit vobis.* Actus apost., cap. xiii, v. 40 et 41.

Ailleurs il est écrit: La sagesse des sages sera déjouée et la prudence des hommes prudents s'évanouira. *Perdam sapientiam sapientium et prudentiam prudentium.* Isai., cap. xxix, v. 14, rapporté par saint Paul dans la 1^{re} Corinth., cap. i, v. 19. Lorsque Jésus-Christ vint modifier, dans son premier avènement, la loi de Moïse et établir celle de l'Evangile, il éprouva toutes sortes de difficultés et de contradictions; on le traita même de blasphémateur. *Hic blasphemat.* Math. cap. ix, v. 3. Les prêtres de la synagogue, les anciens du peuple, les docteurs de la loi, les scribes et les pharisiens s'élevèrent contre lui et ne cherchèrent que l'occasion de le perdre.

Dans son second avènement, il en sera de même: les dévots, sous prétexte de tenir inviolablement à la croyance de l'Eglise, refuseront de prêter l'oreille à la parole de Dieu, qui les avertira par ses prophètes du changement qui doit s'opérer avant la consommation des siècles, et ce changement doit se faire par l'Esprit.

PHILALÈTHES.

(La suite au prochain numéro.)

NATURE ET DESTINATION DES ASTRES.

(17^{me} et dernier article. — Voir le numéro du 5 Janvier.)

LE SOLEIL, PARADIS DE NOTRE TOURBILLON.

Continuons nos citations tirées de l'illustre théologien et philosophe.

« La demeure centrale, l'île de lumière autour de laquelle voguent les mondes, n'offre-t-elle pas, du moins, l'image d'un séjour éternel? Et n'aperçoit-on pas, d'ailleurs, au ciel, des groupes d'astres qui semblent disposés aussi pour la vie pleine, ou du moins pour une vie moins partielle et moins passagère que la nôtre? »

« Là, dit un religieux contemplateur de la nature, là, dans la région des étoiles doubles et des amas d'étoiles, nous voyons souvent deux soleils, quelquefois trois et plus, associés comme des frères. Nous en voyons qui marchent ensemble par multitude, en troupes serrées, aussi nombreuses que des armées. Au milieu de ces chœurs d'étoiles, la lumière ne décline jamais. Dans ces assemblées de soleils, le feu de mille et mille auréoles réunies, entretient un jour éternel. Mais quels êtres peuvent habiter de telles régions! Ce sont probablement des êtres très-élevés, qui n'ont plus besoin d'alternances entre la lumière et la nuit, ni de vicissitude de froid et de chaud. Peut-être que dans ces régions, avec la nuit et le sommeil, les images de la mort, la mort aussi a disparu, ou du moins ce qui, pour nous, dans notre forme si imparfaite, s'appelle la mort, n'est plus, pour ces organisations supérieures, qu'un doux changement. Là, sans doute, la nature vivante se transforme au lieu de mourir, comme dans nos rêves nous passons doucement d'une forme à l'autre; et ces

» transformations d'un passé achevé en un jeune et brillant
 » avenir, au lieu de l'horreur et des larmes, n'apportent aux êtres
 » intelligents qu'un ravissement de joie à la vue des admirables et
 » continuelles nouveautés de la vie grandissante ! (1) » Il me semble
 que cette poésie est utile ! Et ne fût-elle qu'un rêve, ce rêve n'est-
 il pas bienfaisant ? »

Telles sont les propres paroles de l'abbé Gratry, citant un religieux qui avait eu l'intuition des vérités spirites. Ces demeures où la mort est douce, et ne s'appelle plus même du nom de mort, ces transformations d'une vie grandissante et progressive, ces incarnations sans cesse renouvelées et servant de passage à des existences supérieures et continuellement plus splendides, qu'est-ce autre chose que le plus élevé Spiritisme ?

Vous le dites vous-même, admirable théologien, si ce n'est qu'un rêve, c'est du moins un rêve bienfaisant. Mais quoi ! nos rêves de nous, pauvres et infimes atômes, sont infiniment dépassés par la sagesse éternelle de Dieu. Donc, tout ce que nous rêvons de beau, tout ce que nous balbutions ici-bas de la vérité suprême, tout ce que nous concevons de bien se retrouve, et à un degré infini, dans l'œuvre magnifique du créateur. Quelles sont les conclusions de notre auteur sur le soleil ?

« Ce que la science m'enseigne, c'est que si le soleil est une demeure, c'est une demeure qui porte l'auréole, une terre qui vit dans l'intérieur de la lumière, non au dehors. Ce que m'enseigne la science, c'est que ce centre, relativement immobile, est un énorme monde, mille et mille fois plus grand que toutes les terres. Ce que me dit l'Écriture sainte, c'est que cet astre, père du jour, est le tabernacle de Dieu. Ce qu'elle me dit aussi, c'est que la mère du second Adam est appelée, dans la sainte Écriture, la femme revêtue du soleil et entourée des planètes voyageuses. Ce qu'elle me dit encore, c'est que cette divine mère est la Jérusalem céleste, et que la joie des âmes consiste à y habiter toutes. »

Le même religieux déjà cité, Schubert, dit quelque part, concernant le soleil :

« Après avoir bien contemplé notre système, il faut dire que,
 » sous tous les rapports, cette terre centrale est comme une mère
 » à l'égard des terres voyageuses qu'elle porte dans ses rayons....
 » Comme une mère porte dans son sein une nouvelle créature
 » qu'elle prépare à la vie et au jour, l'échauffe de sa chaleur et
 » soutient par sa forte respiration et sa puissante circulation la
 » respiration imparfaite, la lente circulation de l'enfant engourdi ;
 » de même, cette terre centrale, mère et dispensatrice du jour, le
 » soleil porte et nourrit les mondes naissants, et aussi notre petite
 » terre, avec le germe encore enveloppé d'une moisson qui doit
 » croître dans l'infini et dans l'éternité. »

Nous ne saurions mieux terminer ce travail de cosmologie et d'astronomie vivantes, écrit au triple point de vue de la philosophie, de la science et des révélations antiques et nouvelles, que par cette splendide conclusion de l'abbé Gratry :

« Mais, ô mon Dieu, que ces idées sont loin de la pensée des hommes ! Qui donc s'occupe de science, de morale et de religion ? Qui donnera quelque attention au peu que je m'efforce d'en balbutier ? Oh ! quand saurons-nous méditer, et voir, ou croire ? Quand aurons-nous la foi dans la continuité de la vie que Dieu donne, dans l'inébranlable stabilité de son œuvre et dans son idéale beauté. Quand saura-t-on que tous les rêves sont moins beaux que les promesses de Dieu ! Quand saura-t-on lire ces promesses dans la raison et dans la foi ! Quand aura-t-on la force de croire, ou la puissance de voir, que le terme idéal des choses est et doit être, entre toutes les réalités, incomparable en certitude comme en grandeur ? Quand cessera-t-on de regarder la mort comme l'abîme des ténèbres et du néant ? Jusqu'à quand cet épouvantail suffira-t-il pour neutraliser

dans les âmes l'espérance, la joie et l'enthousiasme de la vie ? Eh bien, regardons, une bonne fois, la mort en face. Essayons aujourd'hui de la comprendre et de voir qu'elle n'est point l'obstacle, mais le moyen ! Oui, le moyen de transcendance, le passage et la Pâques, qui mène de cette vie mobile et mêlée à l'incomparable beauté et à l'incomparable réalité ! »

Qu'ajouter à ces magnifiques paroles ? Il ne nous reste qu'à les approuver hautement et à les proposer aux méditations de tous.

A. P.

UN ABBÉ SPIRITE.

L'abbé Almignana qui a eu le courage de ses opinions *spirito-magnétiques*, écrit, ainsi qu'il suit, sur un phénomène très-ordinaire d'ailleurs de médiumnité, mais qui acquiert dans sa bouche consciencieuse, respectable, et par le fait même de sa qualité ecclésiastique, une singulière valeur (1).

« Je prends un crayon, dit-il, et, le tenant dans ma main, je le place sur le papier, puis, me concentrant dans cet état, je dis à la force occulte qui entraînait ma main et la faisait écrire, à mon insu, de me faire écrire quelque chose sur la création, s'il était possible. A peine avais-je prononcé ce dernier mot, que ma main, entraînée sans la moindre interruption, écrivit sur la création des choses vraies ou fausses, mais qui me surprisent.

» Cette séance étant terminée, et désirant savoir si les idées sur la création étaient des réminiscences, je cherchai à voir si elles auraient pu être gravées dans ma mémoire, soit par la lecture, soit pour les avoir entendues de quelqu'un.

» Dans ce but, je commençai par relire les livres religieux et philosophiques m'appartenant, qui pouvaient traiter la question, mais je n'y trouvai rien de semblable à ce que j'avais écrit sur la création.

» Je consultai les bibliothèques publiques, et elles ne m'offrirent rien de semblable à ce que ma main m'avait fait connaître sur la création.

» Passant de la lecture à l'audition, je fis ensuite une revue rétrospective de toutes les universités que j'ai fréquentées, et je ne vis pas un seul professeur qui m'ait jamais tenu un pareil langage, ni qui soit même capable de le tenir.

» J'examine les opinions, à ce sujet, de tous les philosophes, naturalistes, physiologistes, théologiens et historiens avec lesquels j'ai eu des relations scientifiques, et pas un n'a jamais parlé sur la création, comme ma main l'a fait. »

Le même abbé a écrit contre l'opinion de ses confrères, attribuant le Spiritisme et les manifestations au démon, les lignes qui vont suivre et qui sont précieuses pour notre cause. Il oppose à l'opinion démonophobe du clergé ultramontain ces raisonnements :

« L'exorcisme, par les moyens connus, tels que les noms sacrés de Dieu et de Jésus, par la prière, le signe de la croix, l'eau bénite, etc., devrait rendre les tables immobiles et arrêter la main du médium, en raison de l'axiôme aussi vieux que le monde : *Sublatâ causâ tollitur effectus*... Or, aucun somnambule n'ayant perdu la moindre chose de sa lucidité par l'emploi de ces moyens, prières, eau bénite, etc., dont je m'étais servi pour m'assurer s'il y avait quelque chose de diabolique dans ces phénomènes, comme on avait voulu me le faire croire, j'ai pensé, au contraire, que le démon n'y était pour rien.

» De même pour les tables, les mêmes moyens, moins l'exorcisme, ont été employés, et rien n'a été obtenu.

» Loin de là, nous avons vu plusieurs fois les tables se renver-

(1) SCHUBERT, das Beltgebäude, 56.

(1) Examen des doctrines de M. de Mirville et de Gasparin. (Dentu, Palais-Royal).

ser, à notre plus grand étonnement, devant l'image de Jésus crucifié et devant la croix pastorale d'un évêque.

» Origène dit que les païens chassent les démons par le seul nom de Dieu. Comment parmi les ecclésiastiques et les pieux laïques qui ont prié avec moi, ne s'en est-il trouvé aucun qui ait au moins la dose de foi de ce païen ?

» Saint Jean nous dit : « Mes bien-aimés, voici en quoi vous connaîtrez qu'un Esprit est de Dieu ; tout Esprit qui confesse que Jésus-Christ est venu en sa chair est de Dieu, et tout Esprit qui ne le confesse pas n'est pas de Dieu. » (Ep. I, ch. IV).

» Or, le guéridon m'ayant répondu affirmativement et plusieurs fois à cette question indiquée par saint Jean... puis-je consciencieusement croire à l'intervention du démon dans les tables, sans regarder le témoignage de saint Jean comme erroné ? »

On ne saurait mieux dire et nous n'avons point parlé autrement nous-même. Nous recommandons cette argumentation à qui de droit.

E. E.

A MES FRÈRES & SŒURS SPIRITES.

Nous recommandons à la sympathie de tous, les quelques lignes suivantes que l'éminent auteur des articles *A B C*, nous prie d'insérer dans *la Vérité*. Elles nous dispensent de faire connaître nous-même aux admirateurs de M. Hilaire, comme c'était notre intention, le douloureux motif qui lui a momentanément fait interrompre son remarquable travail.

E. E.

Si l'auteur de quelques articles sur la logique dans le Spiritisme a eu le bonheur de mériter vos sympathies ; si, de la portée de ses pensées, vous avez présumé favorablement de son caractère et de son cœur ;

S'il a versé quelquefois sur vos aspirations profondes un peu de poétique ferveur et de suave conviction ;

Si vous avez reconnu, à ses accents, un ardent propagateur de votre foi, un croyant ferme et dévoué ;

Daignez ne pas le délaisser dans l'épreuve amère que Dieu lui a envoyée ;

Daignez lui accorder un mot de souvenir dans vos prières, soit dans les groupes fraternels où se rendent, appelés par vos désirs, les célestes Esprits ;

Soit au foyer domestique, à l'heure où vous invoquez votre ange gardien pour qu'il veille sur vous pendant le sommeil.

Vous tous qui avez éprouvé l'angoisse d'être momentanément séparés par la mort d'une personne chérie et qui, n'espérant plus de consolation ici-bas, écoutez au fond de votre âme les espérances d'en haut ;

En ce moment d'accablement terrible où l'on perd la conscience de sa force et où l'on accueille même, sans le rechercher, tout bienveillant appui, ne me refusez pas le vôtre.

La prière est comme un parfum énergique qui calme les maux. Ce parfum répandu à la fois par des milliers de bouche, s'élève comme une nuée d'où jaillira l'éclair ; et cet éclair régénérateur pénètre comme un courant électrique jusqu'au fond de l'âme du pauvre affligé, le fortifie, le console, sans lui révéler d'où il est parti. La prière élève l'âme de celui qui la fait, car c'est un acte d'abnégation et d'amour. On accorderait sur-le-champ au prochain, si cela était possible, ce qu'on demande pour lui à Dieu.

La prière profite à celui pour qui on la fait, car elle est transmise par les anges à tous les bons Esprits, pour qu'ils viennent en aide à celui en faveur de qui tant de bons cœurs s'intéressent.

Heureux celui pour qui l'on prie !

Il est comme le voyageur harassé et altéré auquel un toit hospitalier offre et laitage et repos.

Je suis ce voyageur, priez pour moi et pour elle !

Je sais que mon épouse n'a fait que permuter pour une meilleure vie : mais elle me manque ; je ne la vois plus auprès de moi, ni quand le jour me sourit, pour partager ma joie, ni quand la sombre nuit m'environne, pour prendre la moitié de mes douleurs.

Priez pour moi, comme du fond du cœur je prie Dieu qu'il détourne de vos demeures, en cette nouvelle année, un chagrin pareil.

Au revoir, bien-aimés frères et sœurs, à bientôt.

HILAIRE.

EFFETS PHYSIQUES.

Le matérialisme de certaines gens ne cède qu'à des effets palpables et physiques, c'est pourquoi ils sont permis et confiés le plus souvent à des esprits inférieurs et imparfaits ; ainsi nous trouvons dans une brochure du savant Thury, professeur d'histoire naturelle à Genève, qui s'est livré à l'étude scientifique des *tables tournantes*, les constatations suivantes que nous nous empressons de relever.

« Un enfant de la maison, celui qui auparavant réussissait le mieux dans les expériences des tables, devint l'acteur ou l'instrument de phénomènes étranges. Cet enfant recevait une leçon de piano, lorsqu'un bruit sourd retentit dans l'instrument qui s'ébranla et fut déplacé, tellement que l'élève et la maîtresse le fermèrent en toute hâte et quittèrent le salon. Le lendemain, M. N..., prévenu de ce qui s'était passé, assiste à la leçon qui se donne à la même heure, à la tombée de la nuit. Au bout de cinq à dix minutes, il entend de l'intérieur du piano sortir un bruit difficile à définir, mais qui était bien tel que devait le produire un instrument de musique, il avait quelque chose de musical et de métallique. Bientôt après, le piano d'un poids supérieur à 300 kilogrammes, se soulève quelque peu de ses deux pieds antérieurs ; M. N.... se place à l'une des extrémités de l'instrument qu'il essaye de soulever ; tantôt il avait sa pesanteur ordinaire, qui dépasse la mesure des forces de M. N...., tantôt il faisait l'effet de n'avoir plus aucun poids et n'opposait plus la moindre résistance. Comme les bruits intérieurs devenaient de plus en plus intenses, on mit fin à cette leçon, dans la crainte que le piano ne souffrit quelque dommage. On renvoya la leçon au matin, et dans un autre salon vitré au rez-de-chaussée. Les mêmes phénomènes se reproduisirent, et le piano, qui était plus léger que l'autre, se soulevait beaucoup plus haut, c'est-à-dire de quelques pouces. M. N... et un jeune homme de dix-neuf ans essayèrent de peser ensemble, de toutes leurs forces, aux deux angles qui se soulevaient, ou bien leur résistance était vaine, et l'instrument se soulevait encore, ou bien le tabouret sur lequel l'enfant était assis, reculait avec une grande vitesse.

» Si des faits pareils ne s'étaient produits qu'une seule fois, on pourrait croire à quelque illusion de l'enfant ou des personnes qui étaient alors présentes, mais ils se renouvelèrent un grand nombre de fois, et cela pendant quinze jours de suite, en présence de témoins divers. Puis un certain jour, une manifestation violente se produisit, et dès lors aucun fait extraordinaire n'eut plus lieu dans la maison...

» Nous ne pensons pas, continue M. Thury, que l'on soit tenté d'attribuer à l'effort musculaire direct d'un enfant de onze ans, le soulèvement d'un poids de 200 kilogr. ; une dame qui avait expliqué l'effet produit par l'action des genoux, passa elle-même la main entre le bord du piano et les genoux de l'enfant, et put ainsi se convaincre que son explication n'était pas fondée. L'enfant lui-même, se plaçant pour jouer, à genoux, sur le tabouret, ne voyait pas cesser les perturbations qu'il redoutait. »

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE SPONTANÉES.

TÉNÈBRES. DÉLIVRANCE.

(Médium, M. P.....)

Mon fils, longtemps, la terre, en proie à mille fléaux divers, a vu les générations humaines lutter sans en pouvoir triompher. Les ténèbres de l'ignorance la couvraient de partout et les Esprits inférieurs, remplissant les espaces, ne se manifestaient aux hommes que pour perpétuer l'erreur, empêcher la venue de toute vérité, détruire toute tendance au progrès. Les Esprits élevés, dans cette catégorie, avaient dû se créer un noyau de partisans et, avec leur aide, étaient parvenus à se faire rendre un culte par bien des nations.

O misérables temps, et pauvres créatures ! Que faites-vous donc de votre lumière intérieure, lumière sacrée qui ne s'éteint jamais, car elle est l'étincelle que Dieu avait mise en vous, afin qu'elle vous servit de guide ? Vous l'avez étouffée, et nul rayonnement ne pouvait s'échapper afin d'éclairer votre nuit profonde.

Esprits de tous rangs, parmi les phalanges de ténèbres, vous avez revêtu maintes fois et souvent la livrée de la chair, et, malheurs sans pareil, l'épreuve pour vous était sans fruit ; la mort arrivait interrompant votre course ici-bas, qui vous plongeait dans la nuit du tombeau. Vos Esprits dégagés de la matière, après de longs efforts, rentraient dans le domaine spirituel pour y errer indéfiniment.

Point d'élan vers le bien, regrets cuisants de ne pouvoir plus vivre de la matérialité, voilà quelles étaient vos douleurs.

O tristes temps, dont l'empire des Esprits a eu le privilège ! O jours de deuil, de ténèbres et d'horreurs ! Nuit profonde et gémissements incessants. Et vous, lieux favoris où de tristes ombres portaient leurs pas, qu'êtes-vous devenus ? Regrettez-vous ces hôtes lugubres et silencieux ; regrettez-vous les Esprits qui n'avaient qu'un désir, qu'un bonheur, celui de revenir en ces lieux, objets de leurs prédilections, afin d'assouvir encore cette soif de matérialité et de bestialité qui faisaient le fond de leur nature ?

Ainsi, pendant quarante siècles, l'humanité en ses évolutions n'a rien produit, n'a rien fait pour son bonheur. Ce temps, qui eût dû être employé à son apprentissage de la vie corporelle, d'une manière plus efficace, n'a été qu'une longue série de chûtes, et nonobstant bien des avertissements formulés par des envoyés spéciaux, elle a toujours été sourde, rebelle, insensible.

O saints Prophètes, voyants sublimes, que vous eûtes à souffrir devant le tableau de douleurs que vous présagiez et que vous vous efforciez de détourner des têtes coupables qui allaient en éprouver le fardeau ! Vous avez agi en vain, car la domination du mal était trop grande.

Mais du sein de la nuit profonde, dans laquelle est plongé le monde spirituel inférieur, des espaces éthérés, une étoile a paru tout à coup. Quelle est cette lumière qui vient illuminer d'un doux éclat l'horreur des ténèbres, séjour de tant de myriades d'Esprits ? Quel est cet astre bienfaisant qui vient apporter le calme et la paix dont ils ont tant besoin ? Ah ! mon fils, c'est l'étoile de Bethléem qui vient annoncer la venue d'un Rédempteur. Soleil d'amour et de dévouement incomparable, qui vient éclairer les Esprits malheureux, leur faire entrevoir la fin de leurs peines dans une prochaine incarnation qui sera le terme de leurs maux.

L'étoile bienfaisante a dardé ses doux rayons à travers l'espace, et la terre, si malheureuse, en a tressailli d'espérance. L'Esprit, gardien du globe, a remercié Dieu de sa bonté, et son dévouement à ce génie protecteur, prenant une autre forme, une autre direction, s'associe au pouvoir de l'Esprit directeur de l'étoile apparue, et tous deux, de concert, vont travailler à préparer la voie à celui qui vient au nom du Seigneur. Tous deux s'écrieront : *Hosanna !* Gloire à Dieu ! Paix aux hommes de bonne volonté !

SAINT ANTHELME, évêque de Belley.

VARIÉTÉS.

UNE VISION. — Y'DUMARC.

Nous trouvons dans les *Archives de la Police* le récit suivant, dont Peuchet a pris copie. Il est impossible de douter de l'exactitude des faits, quelque extraordinaires qu'ils paraissent, car le signataire, M. de Tourreil, était un des hommes les plus recommandables du Languedoc au dix-septième siècle ; capitoul de Toulouse, c'est-à-dire membre de cette corporation municipale, toute puissante, et jalouse autant de sa dignité que de ses prérogatives :

« J'avais vingt ans lorsque pour la première fois je vins à Paris, en la compagnie de l'un de mes oncles, l'abbé de Polastre. Je laissais à Toulouse un de mes amis intimes, mon condisciple de collège ; il appartenait à la bonne bourgeoisie de cette ville, et se nommait Paul Y'dumarc. Son père, décédé depuis longues années, avait laissé deux fils riches, et sa femme qui ne se remaria pas.

« Mon ami, possesseur de bonne heure d'une assez belle fortune, avait le défaut d'aimer trop l'argent. Il trafiquait assez honteusement du sien ; prêtait à divers des sommes à gros intérêt, et en même temps vivait en défiance de sa mère et de son frère. Je dois ajouter qu'il avait six ans de plus que moi, et qu'à sa seizième année, un attachement avec une pauvre fille du pays lui procura les honneurs de la paternité. Il ne voulut jamais reconnaître cet enfant, appelé Paul comme lui, ni lui assurer un sort, tant il lui répugnait de faire le moindre sacrifice d'argent.

« Je partis donc pour Paris ; j'y étais depuis deux ans, lorsque tout-à-coup je reçus deux lettres d'Y'dumarc. Il me demandait si je ne reviendrais pas bientôt, me parlait de son fils et ajoutait : « Je suis bien malheureux de n'avoir ici (Toulouse) personne digne de ma confiance ; tu me manques. Il est des choses que l'on confie de vive voix à un ami, mais que la prudence interdit d'insérer dans une lettre. Reviens, mon cher François, j'ai grand besoin de toi. »

« Je répondis aux deux lettres, et la correspondance en resta là. Une nuit que j'avais été au bal chez le marquis de Soyecourt, je rentrai si tard que je ne voulus pas me coucher, ayant le lendemain, à sept heures du matin, une audience de M. Dunoier, ministre du roi. Je me jetai dans un fauteuil, où je ne tardai pas à m'endormir.

« J'eus alors un rêve : je vis une muraille s'élever devant moi. Elle était percée par une armoire à deux battants en bois de noyer comme le reste du lambris. Sur le battant de droite était, dans un cadre de bois noir, le portrait de S. M. Henri IV, avec deux vers au bas que je ne lus pas, ou ne pus pas lire ; et, sur le battant de gauche, dans un cadre pareil, la figure de Sa Majesté alors régnante, Louis XIII.

« Je ne sais pourquoi à mon réveil, ce songe tout insignifiant me préoccupa particulièrement ; pourquoi, dans la journée, il me revint encore à la mémoire ; le lendemain, je n'y pensais plus. Six mois après, peut-être, Chalvet, l'un de mes cousins, arrivant de Toulouse, me demanda, en parlant de nos amis communs, si j'avais beaucoup regretté Paul Y'dumarc.

« — Serait-il mort ? m'écriai-je.

« — Je t'en croyais instruit, reprit-il ; il y a six mois, en janvier dernier, un de ses paysans ayant avec lui des discussions d'intérêt, le tua nuitamment de deux coups de fusil.

« Je donnai quelques regrets à ce malheureux.

« — Et son fils ? demandai-je.

« — N'ayant aucune raison de se croire en danger de mort, Paul n'a pas fait de testament. La mère et le frère du défunt, se plaignant de ne pas avoir trouvé dans la succession tout ce qu'ils en attendaient, n'ont pas donné un denier au pauvre enfant de Paul.

« — Les vilains ! et qu'ont-ils perdu ?

« — Ils prétendent n'avoir trouvé dans la cassette de leur parent qu'une somme de beaucoup inférieure à celle qu'ils espéraient, et non plus aucune des lettres de change ou des billets que ses débiteurs lui avaient faits, car tu sais comment Y'dumarc faisait valoir son argent.

« C'est ainsi que j'appris les événements survenus dans cette famille. Je demeurai encore un peu plus de deux ans à Paris; après quoi, je revins à Toulouse. J'y étais depuis huit mois, lorsque je fus invité à aller passer quelques jours à Castelnandary, chez mes cousins de Tréville. Je partis à cheval d'Avignonet, ayant à peu près trois heures de chemin à faire pour arriver chez mes parents. Dans ce trajet, un violent orage s'élève; mon valet me propose d'entrer dans la maison de campagne d'Y'dumarc, située à peine à cinquante pas de la route.

« Malgré mes liaisons avec le fils aîné, — je ne connais pas même de vue sa mère, femme assez commune, — je ne me souciais guère d'aller chez eux: c'était une sorte de liaison à faire; j'hésitais. D'ailleurs, je leur savais mauvais gré de leur inhumanité envers l'enfant naturel de Paul. Cet enfant était venu me voir, et je lui avais fait quelque bien.

« De vifs éclairs, de violents coups de tonnerre annonçant un redoublement d'orage, et surtout l'épouvante qui saisissait mon cheval, nous déterminèrent à chercher un abri sous le toit de cette famille. J'y arrive deux minutes après, je me nomme; j'étais connu; on me reçoit à bras ouverts, on m'offre une collation, et bientôt la conversation s'engagea sur le défunt. Ce fut alors que j'appris, avec de nouveaux détails, que son trésor et son portefeuille, le tout évalué à 55 ou 60,000 francs, ont été introuvables. Chaque débiteur, se tenant sur la défensive, a dit: *Si je dois, vous avez des titres*, et dans l'impossibilité de les montrer, on a dû se contenter de cette réponse, et désespérer de recouvrer aucun de ces créances.

« — Ma foi, dis-je, Dieu vous punit de l'abandon dans lequel vous laissez le fils de Paul.

« A ces mots, mère et frère se récrient que mon ami n'était pas le père de cet enfant; la fille l'avait trompé, etc.

« — Pouvez-vous parler ainsi, répliquai-je, lorsque la nature, afin d'en fournir une preuve irréfragable, a donné à l'enfant, non pas quelque ressemblance avec mon ami, ce qui n'aurait rien que de fort ordinaire, mais l'expression vivante de la physionomie de son oncle? Oui, monsieur, ajoutai-je en me retournant vers celui-ci, le pauvre garçon est votre portrait vivant.

« Cette conversation n'était pas du goût de mes hôtes; pour la rompre on me proposa de monter dans la chambre qu'on me destinait pour la nuit. J'y consens, trouvant peu d'intérêt dans la compagnie que j'avais acceptée par nécessité. La mère, le fils m'escortent, la première jusque dans le corridor, et le second jusque dans la chambre même. J'y entre, il était grand jour encore; je jette un coup d'œil rapide, et voici que mon cœur commence de battre, de s'exalter, ma mémoire de s'ouvrir à un souvenir évanoui, et que je me mets à dire:

« — Monsieur Y'dumarc, voulez-vous consentir à donner deux mille pistoles (20,000 livres) à Paul, l'enfant naturel de votre frère, si je vous mets en possession de la part de succession que vous croyez perdue?

« Celui à qui je m'adresse s'étonne d'un tel propos; il me demande si je suis le dépositaire du secret ou du trésor de mon ami.

« — Je n'ai ni l'un ni l'autre, et pourtant je suis certain, oui, très-certain, d'augmenter votre fortune si vous consentez à être bon frère et bon parent.

« Nous parlions haut; M^{me} Y'dumarc qui nous entendait, accourt, conduisant avec elle le curé d'une paroisse voisine, venu, lui aussi, demander l'hospitalité à cause de l'orage. C'était un homme de qualité, un Fontaine-Vandomois, famille noble du haut Languedoc.

La mère s'étonne, comme son fils, de ce que j'avance, me presse de m'expliquer, et moi je leur dis que je n'en ferai rien si on est sans pitié pour le malheureux que je protège. Le digne prêtre se joint à moi. Il ajoute:

« — Vous regrettez la perte d'environ 60,000 livres. Voilà plusieurs années qu'elles sont perdues; vous entrerez dans les deux tiers de cette somme, et un homme de votre sang aura le reste; résolvez-vous à faire ce qu'exige M. de Tourreil.

« Il y eut lutte encore entre deux sortes d'avarice, celle qui voulait le tout et celle qui se contenterait de la plus grosse part. Cette dernière l'emporta cependant. J'eus la parole des deux héritiers; j'avais un témoin. Alors, je dis:

« — La nuit où fut commis l'assassinat dont Paul Y'dumarc a été victime, j'eus un rêve où je vis une armoire en noyer, ouverte au milieu d'un lambris du même bois; sur un des battants de cette armoire était le portrait de Henri IV, avec deux vers au-dessous, et sur l'autre battant, dans un cadre de bois noir, le portrait de Louis XIII.

« — Eh bien, qu'est-ce que cela signifie? s'écria le trio.

« — Regardez, répondis-je, voici l'armoire et les deux portraits; le trésor est là, je n'en doute point.

« — Hélas! on l'a tant visité ce meuble!

« — Eh bien! visitez-le de nouveau.

« Le frère, dont l'avidité double la force, brise les planches qui fermaient diverses étagères et, de leurs épaisseurs artistement évidées, tombent de toutes parts les contrats de rente, les effets au porteur, de l'or, et en telle quantité, qu'au lieu de la somme de 60,000 livres, tant regrettées, on eut à relever à terre celle de 427,000 livres.

« La joie indécente de ces deux personnages qui ne se souvenaient plus d'un fils et d'un frère en présence d'un aussi beau supplément à sa succession, me scandalisa non moins que le curé. Mais il y eut pour eux un rude moment, ce fut celui où ils s'imaginèrent que je réclamerais pour moi-même ma part du trésor. Je les rassurai et, à leur éloge, je dois dire que chacun d'eux ajouta libéralement 5,000 livres à la portion de l'orphelin.

« Je ne laissai pas refroidir l'enthousiasme, et, de concert avec le digne ecclésiastique, nous retirâmes de la masse 2,000 livres en or et 40,000 en bons papiers.

« Tel est l'événement extraordinaire dans lequel j'ai joué un premier rôle et dont je certifie l'exactitude en tous les points sur ma part de Paradis, comme chrétien, et sur mon honneur, comme gentilhomme. »

Signé : Noble FRANÇOIS DE TOURREIL,
Ecuyer et ancien capitoul.

FEUCHET (Archives de la Police).

(Extrait du *Petit Journal*).

SERMONS SUR LE SPIRITISME Prêchés à Villenave-de-Rions par le R. P. NICODÈME RÉFUTATION PAR LES SPIRITES DE CETTE LOCALITÉ

Nous recommandons cette petite brochure pour deux bons motifs : D'abord c'est que le prix de vente est au profit des pauvres, et qu'ensuite elle se fait lire avec plaisir. — Dépôt chez Ledoyen, libraire au Palais-Royal, à Paris.

Appel des Vivants aux Esprits des Morts,
GUIDE VADE-MECUM DU MÉDIUM ET DE L'ÉVOCATEUR,
Deuxième édition.

PRIX : 1 FR., PAR LA POSTE 1 FR. 10 C.

S'adresser à l'auteur, M. EDOUX, au bureau du journal, rue de la Charité, 29, au 2^{me}, et à Paris, chez LEDOYEN, libraire au Palais-Royal (Galerie d'Orléans).

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — Imprimerie C. JAILLET, rue Mercière, 92.